

**Rencontre à la Librairie Tschann
Présentation d'*essaim* n° 50
Erik Porge et Jacques-Alain Miller
14 juin 2023**

Erik Porge

Bien, nous commençons. Je tiens à te remercier Jacques-Alain pour ta présence ici ce soir, remerciement que je redouble pour avoir confié gracieusement à *essaim* la publication des notes de Lacan qui non seulement, par contingence, entrent dans le thème du numéro 50 « Communauté d'analystes ou épars désassortis ? », et surtout constitue un document exceptionnel à plus d'un titre. Parmi ces titres, si je puis dire, il en est un, qui à mon avis, et non des moindres, c'est d'avoir déjà, et depuis sa publication récente, suscité, de façon spontanée, des mises au travail. Je citerai juste celle d'Emmanuel Kørner présent ici ce soir, qui nous a fait part de la solution à l'une des énigmes demeurée dans notre transcription, qui n'avait pas été déchiffrée disons avec certitude, et qui même comportait, on peut dire, une erreur. Donc vous voyez que c'est quelque chose qui me paraît comme déjà très vivant, cette transcription des notes manuscrites de Lacan, outre le caractère inédit d'avoir un travail, réel, manuscrit, de Lacan, inédit. Et cela confirme ce que tu dis, Jacques-Alain Miller, dans ton liminaire à ces notes griffonnées. Elles sont, je cite : « le reste réel de l'opération », celle du « feu d'artifice du séminaire », de l'opération du Séminaire de Lacan et « comme le secret objet petit *a* d'un discours qui, lui, a déployé ses moires dans le symbolique et dans l'imaginaire ».

Elles sont en effet un objet agalmatique qui suscite des transferts, des transferts de travail au deux sens du terme : travail de transfert, la façon dont Lacan a traduit le *durcharbeitung* de Freud, et transfert de mise au travail de ceux qui participent à ces transferts de travail.

Ta présence ce soir vient aussi, pour ma part, commémorer le fait que c'est dans ta revue *Ornicar* que j'ai pour la première fois publié des textes. *Ornicar*, un gnon (rires à ce lapsus) je dirai un gnon, oui, je le maintiens, un coup de poing bien choisi, qui complète de façon interrogative, et ce n'est pas rien, la liste des conjonctions de coordination : *mais-où-et-donc...* *Ornicar* ? *Or-ni-car*. Le nom de *essaim*, qui provient de ce que Lacan dit dans *Encore* sur la paire ordonnée S1-S2 fait à mon sens écho au nom d'*Ornicar*. Non pas qu'il y ait eu coordination, mais du fait de la jonction réalisée ce soir avec le... (excusez-moi encore !) le *con-* de consistance ou corsistance comme le dit Lacan. Le *con-* de conjonction.

Mais où est donc *essaim* aujourd'hui ? C'est une question que nous nous posons, et elle ne s'articule pas sans faire un rappel de sa fondation en 1998.

Essaim a pris pour moi la suite de la revue *Littoral*, qui est née en dehors d'une association psychanalytique, et aux moment(s) agité(s) d'une guerre fraternelle lors de la dissolution de l'E.F.P. Une réaction à l'avalanche de lettres de prise à partie des uns contre les autres que nous recevions quotidiennement. Il n'y avait pas à l'époque de mails ni de sms. Certains ici s'en souviennent.

Littoral, qui reprenait l'usage du terme employé par Lacan dans *Lituraterre*, fut une tentative de redonner à la lettre un statut plus digne et plus fécond que les courriers reçus. Puis en créant avec

d'autres *essaim*, aussi en dehors d'une association psychanalytique établie, j'ai voulu continuer sur cette première lancée de *Littoral* en y incluant un questionnement sur l'état des lieux des dits lacaniens, dispersés individuellement ou répartis dans de nouvelles associations après la dissolution de l'E.F.P, un questionnement à partir non pas d'un point de vue de Sirius mais d'une prise de position sur la lecture littérale de Lacan. D'où le thème du premier numéro de *essaim* : « De la communauté issue de l'enseignement de Lacan » posant la question : existait-il une telle communauté analytique repérable par la diversité des travaux, au moyen des publications, et permettant de dégager des enjeux décisifs selon la position, bien sûr, que nous avons prise ? Vingt ans après, (en 1918 (rires) ça continue !) en 2018, vingt ans après donc, en 2018 nous avons dû reconnaître à *essaim* que si effectivement il y avait des lignes de fracture, par exemple avec l'émergence du courant des dites nouvelles cliniques prônant l'existence d'un nouveau sujet, déterminé par des facteurs sociétaux, culturalistes, voire écologiques, ou par la reconduction subreptice de facteurs étiologiques déficitaires, et bien s'il y avait eu ces lignes de fractures qui ont été nommées, désignées, repérées, elles n'étaient pas reconnues comme non compatibles, elles n'avaient pas pour conséquence que le oui n'équivoque pas avec le non, d'où la diffusion d'une vulgate lacanienne cacophonique, et je reviendrai sur ce terme de cacophonie parce qu'il a ses lettres de noblesse comme figure de style. Par exemple je dirai que *la lalangue* est une cacophonie, est une figure cacophonique que les grecs, qui étaient très attentifs à la cacophonie, auraient appelée une tautophonie.

Aujourd'hui, avec ce numéro 50 qui est en librairie, (il en reste quelques numéros) nous voulons explorer une nouvelle façon de poser le problème d'une articulation de travail, en nous appuyant sur une formule utilisée par Lacan dans la préface à l'édition anglaise des *Écrits*, et qui est celle d'*épars désassortis*.

Cette formule n'est pas dévalorisante ni juste descriptive. Elle doit être interprétée en un sens positif, je dirai même quasi-algorithmique. Pourquoi ? C'est une formule qui participe du style que Lacan revendique comme plus adéquat à son objet : l'inconscient. Soit un style qu'il a lui-même qualifié de maniériste comme celui de Gongora ou même d'Arcimboldo en peinture, qu'il a qualifié de baroque aussi, et faisant des références nombreuses aux figures de style décrites par Baltasar Gracián dans *Art et figures de l'esprit* où l'on trouve d'ailleurs Gracián qui décrit, qui détaille ce qu'il appelle des figures de disparité.

L'étymologie des deux termes *épars* et *désassortis* vient justement renforcer l'idée de disparité contenue dans la formule « *épars désassortis* ». La disparité évoque aussi le titre initial de Lacan du séminaire *Le transfert* publié au Seuil : *Le transfert dans sa disparité subjective, sa prétendue situation, ses excursions techniques*.

Épars vient du vieux français *espars* voulant dire aussi *éclair*, *espartir* : *éclairer* et *désassorti* se réfère au tirage au sort, comme dans le Loto, soit à une forme de contingence liée aux nombres, au savoir des nombres, dit Lacan.

Les « *épars désassortis* » ne se rattachent pas à une substance commune qui ferait un tout de ce tous. Alors même qu'on pouvait attendre une telle communauté de ceux qui sont concernés par la passe, c'est justement à leur propos que Lacan, dans sa préface, que j'ai citée, applique cette formule. Nous y voyons une confirmation dans la jonction que les termes d'*épars* et de *désassortis*

peuvent avoir avec l'intervention de Lacan en 1973 au Congrès de la Grande-Motte. Il y reprend notamment le terme d'*éclair* pour la passe, tel qu'il fut évoqué par l'un des participants de ce Congrès. Il le reprend dans le sens que lui donne Héraclite dans un fragment, et dans plusieurs, d'ailleurs de ses fragments, mais notamment celui-ci que Lacan traduit : « Les tous (*ta panta*), c'est l'éclair qui les régit ».

L'éclair c'est l'Un qui fonde, ce que tu as rappelé aussi dans l'un de tes séminaires, l'hénologie que Lacan opposait à l'ontologie. L'un de l'éclair est à la fois inclus et exclu dans ces tous. Il n'y a pas « Un tout ». C'est, dit Lacan, une idée principielle de l'hétérogénéité entre les choses, et je dirai que les épars désassortis sont des *tous* régis par l'éclair. Cela fait directement écho, vous l'entendrez, chez Lacan, au « *mé panta* » d'Aristote, d'où Lacan a extrait le *pastout* en qualifiant la position de l'analyste comme objet *a* ainsi que l'une des quatre modalités de jouissance dans la sexualité.

Pour conclure, je soutiens que la formule « *épars désassortis* » bien comprise, dans sa valeur heuristique, peut favoriser un mode de pensée, un mode de travail entre les dits lacaniens, tel que ce mode de penser soit adéquat à la façon dont Lacan a transmis son enseignement, à savoir par son style. Un style auquel répond l'objet *a*, comme il le dit en toutes lettres dans son ouverture des *Ecrits*. Et je le soutiendrai pour quatre raisons :

Premièrement, l'abord des épars désassortis favorise les transferts de travail en réalisant des communautés non pas sur le mode de la généralité qui se définit, je cite Lacan « comme une classe comprenant abstraitement un nombre indéfini d'individus, mais « transfert de travail sur le mode d'une collectivité, définie comme groupé formé par les relations réciproques d'un nombre défini d'individus. Ces deux définitions, Lacan les donne dans « Le temps logique », où il apparaît que ces relations réciproques sont temporelles, gouvernées par les trois temps et des scissions. Ces deux formations sont adéquates à ces relations collectives d'épars désassortis : le cartel et la passe.

La deuxième raison de se référer à la formule « *épars désassortis* », c'est que Lacan a transmis son enseignement par son style qui est truffé d'énigmes. Or, il distingue l'énigme et la citation. Cela apparaît pour la première fois dans ses notes manuscrites, publiées dans *essaim* 50. Enigme(s) et citation(s) sont deux formes d'interprétations analytiques qui ont à voir avec le mi-dire de la vérité, elles ne sont pas à opposer, elles sont à distinguer mais elles ne sont pas contraires. L'énigme est, selon Lacan, une énonciation qui remet à l'autre la charge d'en faire des énoncés, et c'est aussi, dit-il ailleurs « une énonciation portée à la puissance de l'écriture », ce qui n'est pas rien. La citation, c'est un énoncé qui prend appui sur un nom d'auteur et qui pousse à produire une énonciation. En revenant à la littéralité du texte de Lacan, donc en le citant, si nous faisons certes des citations, ce n'est pas pour les transformer en arguments d'autorité derrière lesquels on s'abriterait, des noms d'auteurs, mais pour tenter de déceler la part d'énigme qu'elles comportent.

Troisième raison : je voudrais, pour l'explicitier, commencer par citer un passage des *Ecrits* à la fin de son texte très dense, complexe, qui s'appelle « La psychanalyse et son enseignement », qui date de 1957 et qu'on trouve page 458 des *Ecrits*. Je vous cite juste quelques phrases de ce texte qui concerne la transmission de la psychanalyse par Freud, ce que lui-même peut en faire, et comment il se situe par rapport à cela. Je vous donne sa conclusion de la dernière page, après tout ce qu'il a développé, il arrive à dire : « Je crois donc qu'ici, Freud a obtenu ce qu'il a voulu : une conservation purement formelle de son message, manifeste dans l'esprit d'autorité révérencielle où

s'accomplissent ses altérations les plus manifestes ». Il parle là du fatras de la littérature psychanalytique de son époque, le fatras des analystes rattachés à l'I.P.A. Et il continue, c'est là que ça devient intéressant, parce que les choses se retournent : « C'est grâce à cela, il n'en faut pas douter, vu les conditions de cette période historique, que les concepts fondamentaux de Freud sont demeurés inébranlables ». Donc c'est grâce à cette transmission purement formelle qui a déclenchée le fatras ... « sont demeurés inébranlables. Ils doivent leur valeur de signifiants non présents, au fait d'être demeurés en grande partie incompris[...]. Ceci rendait inévitable le refoulement qui s'est produit de la vérité dont ils étaient le véhicule, et l'extraordinaire cacophonie que constituent actuellement les discours de sourds auxquels ils se livrent à l'intérieur[...] ». Vous voyez déjà le mot cacophonie que je vous ai cité tout à l'heure je l'ai repris aussi de là. Cacophonie. Une extraordinaire cacophonie. Il termine : « tout retour à Freud (et donc là, c'est lui qui prend la suite, et qu'est-ce qu'il va essayer de faire, lui, Lacan, avec cette cacophonie ? Et bien) tout retour à Freud qui donne matière à un enseignement digne de ce nom, ne se produira que par la voie, par où la vérité la plus cachée se manifeste dans les révolutions de la culture. Cette voie est la seule formation que nous puissions prétendre à transmettre à ceux qui nous suivent. Elle s'appelle : un style ». C'est une phrase très bien tournée. Ça m'a rappelé la phrase de Giraudoux à la fin de je ne sais plus quelle pièce : « Cela s'appelle l'aurore, tout est en désordre »...

-Ce n'est pas *La guerre de Troie n'aura pas lieu* ?

E.P : -Non, ce n'est pas *La guerre de Troie n'aura pas lieu*... *Amphitryon* !

-Non non ce n'est pas de Giraudoux.

E.P : Si c'est de Giraudoux. Ben écoute, on parie. Je te parie je ne sais pas... hein ? Non, c'est *Électre*, c'est dans *Électre*, ça se termine comme ça : « tout est en feu, en sang, c'est la guerre, cela s'appelle l'aurore »¹.

Alors je résume à ma façon ce que je viens de lire de Lacan, à savoir que le mode de transmission voulu par Freud a exercé une fonction qu'on peut dire de censure sur son enseignement, et qu'elle a été voulue par lui. Je n'entre pas dans tous les détails qui viennent confirmer ce que dit Lacan. Elle a été voulue par lui et a produit donc nécessairement un retour du refoulé sous cette forme que Lacan épelle de cacophonie. Retour du refoulé en attente d'une interprétation que Lacan se propose de faire, qui consiste à extraire l'agalma, je dirai, de l'œuvre de Freud.

Mais pour transmettre son propre enseignement, Lacan a suivi une autre démarche que Freud. Il a confié cette transmission à son style, son style que je ne vais pas re-détailler, gongorique, plein d'énigmes, de variétés, de figures de style, de jeux d'homophonies, de silences, d'allusions, etc. Autrement dit il a lui-même exercé une censure à la source de son enseignement, dont l'exemple le plus criant est le silence qu'il fit sur *Les noms du Père* pendant plusieurs années après l'interruption de 1963. Ce mode de transmission par le style gongorique de Lacan non seulement n'a pas empêché la cacophonie mais (l'a créée, d'une certaine façon, non pas créée mais) disons induite d'une autre

1. *Electre*, de Jean Giraudoux, dernière réplique : « Comment cela s'appelle-t-il, quand le jour se lève, comme aujourd'hui, et que tout est gâché, que tout est saccagé, et que l'air pourtant se respire, et qu'on a tout perdu, que la ville brûle, que les innocents s'entre-tuent, mais que les coupables agonisent, dans un coin du jour qui se lève ? - Cela a un très beau nom, femme Narsès. Cela s'appelle l'aurore. » [NdT]

façon que Freud. C'est une autre cacophonie que celle de Freud mais il y a quand même quelque chose de la cacophonie, mais ce n'est pas la même que celle engendrée par Freud même si elle peut la prolonger puisque Lacan fait son retour à Freud, donc forcément il y a quelque chose de la cacophonie de Freud qui est remis en circuit et s'est prolongé dans cette chose ridicule que l'on appelle aujourd'hui le freudo-lacanisme. Comme pour Freud, le mode de transmission crypté de Lacan est une façon de déjouer une persécution si on se réfère à Léo Strauss dont Lacan cite à plusieurs reprises l'ouvrage important : *La persécution et l'art d'écrire*. Son art d'écrire suggère qu'il y a eu quelque chose de la persécution qui est venu l'inciter. Quelle persécution ? question ouverte, mais la persécution en tous cas compréhensible serait celle justement de l'excès de compréhension, qui peut être persécutant. Et donc c'est un art d'écrire pour être lu entre les lignes comme dit Léo Strauss, ce que fait tout à fait Lacan. Là où Lacan diffère de Freud, c'est que si le style gongorique peut favoriser de la cacophonie, de la dissonance, en même temps, il fournit une solution, celle de mettre l'accent sur l'a-phonie, la résonance à partir de laquelle l'interprétation analytique opère comme *réson*, écrit comme Francis Ponge, r.e.s.o.n que reprend complètement à son compte Lacan, la *réson* de la résonance, et non pas raison r.a.i.s.o.n de l'inconscient, précisément, la suite logique renommée *une bévue* par Lacan. C'est une transmission qui implique chez les lecteurs analystes et analysants d'y mettre du leur pour résonner avec la dissonance et la discorde.

Quatrième et dernière raison : citer Lacan dans son style énigmatique peut permettre, dit-il dans un petit texte qui s'appelle « Ecrits aux psychiatres » je crois, c'est de faire la petite découverte supplémentaire. Et c'est aussi, je termine là-dessus, c'est aussi, dit-il, tenir compte du contexte de bagarre qui a entouré ce qu'il a écrit. Déjà le connaître, en tenir compte, ça fait partie de ce qu'il dit. Ce qu'il dit n'est pas isolé d'un contexte de bagarre. Tenir compte de ce contexte de bagarre pour nous qui le lisons aujourd'hui, c'est donc entrer soi-même dans un contexte de bagarre. Pas forcément la même. Quelle bagarre ? Pour quoi ? contre quoi ? comment ?

Et bien c'est à chacun de répondre de la place où il en est !

(Applaudissements)

Jacques-Alain Miller

Et bien je vais répondre à mon ami Porge par un petit discours moi aussi, rapidement fait, qui va partir de la considération de nos feuillets, qui sont au début de ce numéro d'*essaim*.

On trouve dans *L'envers de la psychanalyse* une description faite par Lacan de sa façon de faire le séminaire. Je vais le citer comme Porge qui lui-même cite : « ce que je trace devant vous (dit Lacan à son public) sont les voies mêmes autour desquelles, quand je m'interroge, vague, erre ma pensée avant de trouver les points sûrs ». Une pensée qui s'interroge, une pensée qui vague, une pensée qui est errante, on ne s'en aperçoit pas forcément quand on lit le séminaire, en raison du style assertif de Lacan ! C'est une révélation qu'il nous fait, que sa pensée erre, est errante avant de trouver ses points sûrs. Et c'est ce que démontrent les feuillets que nous avons la chance d'avoir en main. Les feuillets donnent le témoignage du questionnement qui existe en effet dans les soubassements du séminaire. Les questions sous l'affirmation. Le décryptage de ces gribouillis (allons-nous dire géniaux ?) figure en tête d'un numéro qui s'intitule : « ... Epars désassortis ». Il se présente à première vue comme une pièce rapportée, ce décryptage. Cependant, l'insertion de ce décryptage en tête du numéro peut être considéré sous un autre angle. Ce décryptage a sa place dans le numéro 50 parce que les pages déchiffrées sont précisément éparses et désassorties. C'est précisément le mérite de l'équipe emmenée par Erik Porge que d'avoir réuni et ordonné ces feuillets, ces feuilles éparses et de les avoir assorties les unes aux autres de telle sorte qu'apparaisse leur cohérence, certes trouée, il y a des mots illisible, il y a des feuilles manquantes, il y a des feuilles intruses.

Le commentaire de Porge et du cartel met en évidence trois ensembles distincts dans le tas que je leur ai confié :

Le premier de ces ensembles compte 9 éléments qui ont servi à Lacan dans l'élaboration de la seconde Leçon de son séminaire de *L'envers*.

Le second ensemble, qui ne compte que 2 éléments, les feuillets 3 et 9 supporte quelques uns des propos de la Leçon suivante.

Enfin dans le troisième ensemble on trouve 2 feuillets intrus, le 5 et le 13, sans rapport avec *L'envers*.

Tout cela est fort bien indiqué dans les notes appendues aux feuillets. Vous verrez en vous rapportant au numéro d'*essaim* l'attention qu'il a fallu pour distribuer ainsi les gribouillages de ces feuilles.

Je fixerai maintenant mon attention, et donc la vôtre, sur le 11 ème feuillet. Je ne sais pas si tout le monde a en main le séminaire d'*essaim*. Non apparemment, vous allez vous empresser de l'acheter s'il reste encore assez de numéros !

Ce 11 ème feuillet permet d'assister aux tâtonnements qui conduisirent Lacan à faire surgir le couple des deux termes de l'énigme et de la citation. Leur dialectique est exposée en toute clarté aux toutes dernières pages de la seconde Leçon, les pages 39, 40 et 41 du séminaire de *L'envers*. Dans la

construction de Lacan, énigme et citation trouvent à se loger dans l'écart qui sépare l'énoncé de l'énonciation. C'est déjà être lacanien que de parler ici d'écart. En effet, pour la linguistique générale de Benveniste et de Jakobson, il n'y a pas d'écart mais continuité entre énonciation et énoncé pour autant que, je cite là Benveniste : « l'énonciation est l'acte même de produire un énoncé ». Donc c'est en continuité comme entre l'acte de l'énonciation, disons, et l'évènement de l'énoncé. Dans ce cadrage on comprend qu'il n'y ait pas d'énoncé sans énonciation et pas d'énonciation sans énoncé. L'énoncé-objet est conçu comme le produit de l'énonciation-acte, laquelle ne mérite son nom que de produire l'énoncé. La dialectique lacanienne de l'énigme et de la citation suppose que l'énonciation ait été disjointe de l'énoncé. C'est un point de vue qui est contraire à celui de la linguistique générale, et que chacun des deux, l'énonciation et l'énoncé, joue sa partie tout seul.

En linguistique générale, l'acte d'énonciation est le fait du locuteur, qui est l'énonciateur. Il figure dans l'énoncé sous les espèces du pronom personnel « *je* ». Et ce *je*, je refais une citation de linguistique : « *je* désigne la personne qui énonce *je* ». Donc *je* se réfère à la situation si je puis dire existentielle du locuteur. Le *je* appartient dans la langue à la classe dite des shifters, en anglais. On l'a traduit par embrayeurs en français... Jakobson a traduit ça par *embrayeur*. *Je* appartient à la classe des shifters qui ont la propriété de relier l'énoncé à l'existence actuelle de l'énonciateur ici et maintenant. Ici l'énonciateur producteur de l'énoncé trouve à s'inscrire dans l'énoncé. L'énonciateur s'inscrit dans l'énoncé sous les espèces du *je*. *Je* c'est le *je* de l'énonciateur.

Il n'en va pas ainsi avec Lacan. L'énonciateur désigné dans l'énoncé comme le *je*, il l'appelle le sujet de l'énoncé, et il le distingue du sujet de l'énonciation proprement dit, qu'il assimile au sujet du désir. Ce sujet de l'énonciation peut rester implicite au discours, c'est l'exemple que Lacan prend, qu'il emprunte à un linguiste d'ailleurs, de : « Au feu ! » où il n'y a pas de marque du locuteur et, en même temps, le poids de l'énonciation est spécialement sensible dans ce cri sans qu'il n'y ait aucune marque de l'énonciateur. Donc le sujet de l'énonciation là reste invisible et Lacan, (non seulement il est resté invisible, mais Lacan) le repère aussi dans l'énoncé à d'autres places que celle du *je*. Par exemple, et c'est l'exemple de Lacan, dans le *ne* dit explétif dans la phrase : « je crains qu'il *ne* vienne ». Vous saviez qu'on peut dire : « je crains qu'il vienne » et avec le même sens apparemment, on peut dire : « je crains qu'il *ne* vienne ». Ce *ne* est une particule supplémentaire qui intensifie l'affect de crainte. Et pour Lacan, pour son interprétation, c'est là que pointe le sujet de l'énonciation et celui du désir. Je ne peux pas développer, je vous renvoie dans les *Écrits* aux pages 663-664 et aussi la page 800. Toujours est-il que voici l'énonciation, au sens de Lacan, disjointe de l'énoncé.

C'est ça la grande opposition entre la linguistique générale et la linguistique de Lacan. L'énoncé et l'énonciation sont situés sur des plans différents, dans des dimensions différentes. Lacan dit exactement « c'est une différence de niveau » qu'il y a entre les deux. À partir de là il est concevable de faire fonctionner, ce qui n'est pas concevable dans la linguistique générale, il est concevable de faire fonctionner l'énonciation sans énoncé et l'énoncé sans énonciation. C'est ce qu'exploite Lacan dans ses définitions corrélatives de l'énigme et de la citation. « L'énigme (dit-il) c'est une énonciation sans énoncé, la citation c'est un énoncé sans énonciation ». Il faut expliquer ça. « L'énigme ça a du sens, mais vous n'en savez pas la signification. C'est même pourquoi c'est le comble du sens ». C'est ce que dit Lacan dans les *Autres écrits* page 550. Donc, c'est à vous, cette signification, c'est à vous à la chercher et à la faire passer à l'état d'énoncé. C'est donner la réponse de l'énigme, la réponse que l'énigme appelle.

En revanche, qu'est-ce qu'on cite ? On cite un énoncé. Vous en avez la signification mais vous n'en avez pas le sens. Pour l'atteindre, pour savoir pourquoi cet énoncé, il vous faut encore préciser qui l'a dit, quel est le sujet de l'énonciation, quelle est sa situation existentielle et tout le fourbis qui va avec.

On trouve sur le feuillet 11 une écriture, un mathème peut-on dire, qui ne se retrouve pas dans le séminaire. Peut-être avait-il été écrit au tableau et peut-être n'a-t-il pas été relevé ni par la sténographe ni par les élèves de Lacan dont j'ai pu consulter les notes, en particulier le docteur Lemoine. C'est le mathème grand E avec petit e en position d'exposé qu'on trouve dans le séminaire *Le Sinthome*, ce même mathème, le petit e étant cette fois placé en indice, et semble-t-il c'est grand E pour énonciation, petit e pour énoncé. Et disons que c'est le mathème de l'énigme, ce que l'on peut discuter, je ne le ferai pas ici, puisqu'on ne voit pas très bien corrélativement ce qu'est le mathème de la citation. Il faudrait imaginer que ce soit un petit e suivi d'un grand E . C'est pas très convaincant. Après tout, ça pourrait être considéré comme le mathème des deux à la fois selon la lecture qu'on en donne. Ce que je vais quand même préciser, c'est que ce qui inspire ici Lacan, c'est précisément l'article de Jakobson « Les embrayeurs sur les catégories verbales et le verbe russe » page 181 de ses *Essais de linguistique générale*. Article paru en 63, Lacan a dû le connaître à cette date, une publication originale en français en 1957. C'est à cette date que Lacan a dû le connaître, en 57 déjà. Et vous trouvez-là en effet l'énoncé écrit avec un petit e , en position d'exposant, l'acte d'énonciation écrit avec un petit a , ce qui nous donne un procès de l'énoncé que Jakobson écrit grand C petit e , et un procès de l'énonciation que Jakobson écrit grand C , petit a . En tous cas, le mathème de Lacan a formellement la même structure. Laissons de côté.

En revanche, par rapport à l'énigme, qu'est-ce que c'est qu'on cite ? Je l'ai dit, on cite un énoncé. Et pour atteindre l'énonciation, il faut encore prendre en compte les coordonnées du désir de l'énonciateur, le contexte de celui-ci et sa situation existentielle.

Je reviens à *essaim*. *Essaim* est une revue qui cite, qui se nourrit de la citation, qui va de citation en citation. Je ne connais pas tous les numéros d'*essaim*, je parle spécialement du dernier numéro, que j'ai lu. Les lacaniens de tout poils citent, citent Lacan, et c'est à cela qu'on les reconnaît. *Essaim* cite, mais bien plus que les autres, et parfois exclusivement. Quelle publication consacre une centaine de pages bien tassées à deux mots de Lacan, et mobilise à ce propos, écume l'enseignement de Lacan ? En cela, la passion d'*essaim* pour le « Lacan dixit » nous éclaire sur le sort de la plupart des lacaniens qui sont des sujets de la citation.

Cependant, qu'est-ce qui pousse à citer, sinon les énigmes que véhicule entre les lignes le texte de Lacan. Et la citation des lignes ne dissipe pas les énigmes, et c'est pourquoi le mouvement des citations, la progression des citations n'a d'autre principe d'arrêt que la lassitude des scripteurs jusqu'à la prochaine. Ainsi, le style citationnel de ses élèves, mis en branle par l'énigme, est disjoint du style constamment énigmatique, c'est ce que disait aussi Erik Porge, le style constamment énigmatique qui est celui de Lacan, et qui veut échapper à toute capture par l'énoncé. Je vais citer Lacan, dans *Le Sinthome*, page 68 et page 153 : « l'énigme, c'est un art, un art d'entre les lignes ». Entre les lignes. Et page 157 il qualifie Joyce d'être « l'écrivain par excellence de l'énigme ». A quoi pense-t-il, dans sa pensée errante, sinon à sa propre pratique de l'énigme ? Ses élèves se vouent à transformer son énonciation en énoncé, ses énigmes en citations. Ils appellent cette transformation : expliquer Lacan... Je suis là-dedans, comme les autres. Je me suis même habitué à ce qu'on me

gratifie de la clarté de mon énonciation. C'est ce qui me permet de rédiger ligne à ligne, mot à mot l'énoncé des séminaires, cependant que je me fais un devoir de conserver à l'entre-les-lignes sa puissance d'énigme.

Je termine : si l'énigme est un art, la citation est un artisanat, un labeur, un temps pour comprendre qui se prolonge indéfiniment pour rencontrer le moment de conclure.

Bon, c'est mon moment de conclure à moi !

(Applaudissements)

Transcription : Guillemette Belbeoc'h